

LA VIE D'UNE AMBASSADE FRANÇAISE
AU MILIEU DU XIX^e SIÈCLE :
LA LÉGATION DE FRANCE À BERLIN
DANS LES ANNÉES 1850

Si l'histoire diplomatique du Second Empire est maintenant largement connue grâce aux nombreux mémoires de diplomates et aux travaux qui lui ont été récemment dédiés, la vie quotidienne des ambassades et des ambassadeurs constitue un angle mort de cette historiographie. Un membre éminent du corps diplomatique français, Léonel de Moustier (1817-1869), qui fut ministre de France en Prusse de 1853 à 1859, a pourtant eu l'heureuse idée de conserver une importante partie de sa correspondance tant politique que personnelle, ainsi que divers documents (1). Ces archives privées permettent non seulement de renouveler en profondeur notre connaissance de la carrière et de l'action diplomatique du marquis de Moustier (2), mais elles présentent aussi le grand intérêt d'éclairer d'une lumière inédite le fonctionnement d'une représentation diplomatique française au milieu du XIX^e siècle.

Né en 1817 dans une vieille famille franc-comtoise qui s'adonne à la diplomatie depuis deux générations, Léonel de Moustier se destinait d'autant plus à la Carrière que ses deux grands-pères en avaient été d'éminents représentants. L'un, François-Élie de Moustier (1751-1817), avait été ambassadeur de Louis XVI aux États-Unis puis principal agent diplomatique de Louis XVIII durant la Révolution, tandis que l'autre, Antoine de Laforêt

(1) Ces archives de famille sont conservées au château de Bournel (Doubs). Je remercie très vivement M. de Moustier de m'avoir autorisé à les consulter.

(2) La bibliographie existante sur le marquis de Moustier est encore assez limitée. Qu'il me soit permis de renvoyer à mon article : Xavier Lacroix, « Le marquis de Moustier, diplomate du Second Empire », *Questions internationales*, n°91-92, mai-août 2018, qui est venu compléter la notice rédigée par Yves Bruley dans le *Dictionnaire des ministres des Affaires étrangères*, Paris, Fayard, 2005 ; il est beaucoup question de Moustier dans la monographie du même auteur sur *Le Quai d'Orsay impérial. Histoire du Ministère des Affaires étrangères sous Napoléon III*, Paris, Ed. A. Pedone, 2012.

(1756-1846), servait l'Empire comme ambassadeur en Prusse puis en Espagne. Bercé d'histoires glanées aux quatre coins de l'Europe, Léonel de Moustier fut *de facto* élevé dans l'idée d'être plus tard lui-même diplomate. La Monarchie de Juillet et plus encore la Révolution de 1848 éloignèrent pourtant de ce jeune légitimiste la perspective immédiate d'une carrière en ambassade. Élu Représentant du Doubs en mai 1849 sur la liste de Montalembert dont il était le beau-frère, il se rapprocha peu à peu du prince-président jusqu'à voter, en juillet 1851, la loi de révision de la Constitution. Son ralliement au Coup d'État, au soir du 2 décembre, fut certainement la cause de sa nomination, un an et demi plus tard, âgé de 36 ans, comme ministre de France à Berlin.

Tous les aspects de cette ambassade de six ans et demi (juin 1853-décembre 1859) sont éclairés par les papiers Moustier. La situation diplomatique de la guerre de Crimée puis de celle d'Italie grâce à la correspondance particulière avec le ministre, le contexte politique intérieur prussien grâce à la correspondance ministérielle, mais aussi les diverses activités sociales, les réceptions et entretiens, les contingences matérielles de la légation et les questions de personnel qui sont au cœur de l'activité quotidienne d'une représentation diplomatique.

Le Personnel de la légation de France

La représentation française en Prusse n'a, en 1853, qu'un rang de légation, l'importance croissante du royaume Hohenzollern au sein du Concert européen nécessitant en 1864 de l'élever au rang d'ambassade. Entre 1853 et 1859, le marquis de Moustier est donc *envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire* et c'est son changement de poste vers Vienne qui, en 1859, lui confèrera le titre d'ambassadeur. Pour autant, la légation de France à Berlin figure parmi les postes diplomatiques les plus éminents et c'est pour cette raison que l'équipe qui y est attachée apparaît fort nombreuse, distinction faite entre le personnel politique et de maison.

En 1854, *l'Almanach impérial* recense une dizaine d'hommes travaillant aux intérêts de la France dans la capitale prussienne (3). Un bref aperçu de chacun des diplomates tend à montrer qu'ils sont tous récemment arrivés à la légation de Berlin.

Le premier secrétaire, le comte Alexis de Gabriac (1811-1890), âgé de 41 ans, gentilhomme légitimiste languedocien, est un bon connaisseur du monde germanique puisqu'il a été attaché de légation à Dresde, Francfort puis secrétaire à l'ambassade de Vienne. Ses précédents postes comme

(3) *Almanach impérial*, Paris, A. Guyot et Scribe, tomes de 1853 à 1859.

secrétaire à la complexe ambassade de Constantinople et comme chargé d'affaire à Florence en font un diplomate averti. Il quittera Berlin dès juin 1854, sa proximité avec le ministre des Affaires étrangères Édouard Drouyn de Lhuys lui permettant d'être nommé ministre de France au Mexique d'où il n'aura de cesse de réclamer l'intervention de la France. Gabriac est remplacé par le baron Paul de Malaret, précédemment en poste à La Haye, qui n'est autre que... le père des *Petites Filles modèles*, Camille et Madeleine. Ayant épousé en 1846 Nathalie de Ségur, fille de la comtesse de Ségur, leurs deux filles, prénommées effectivement Camille et Madeleine, sont élevées par leur grand-mère, puisque leur père est en poste à l'étranger et que leur mère tantôt accompagne son mari, tantôt se trouve accaparée par sa charge de dame d'honneur de l'impératrice Eugénie. Elles serviront de modèle à la comtesse pour Camille et Madeleine de Fleurville, personnages principaux des *Petites filles modèles* et des *Malheurs de Sophie* qui seront publiés avec un immense succès en 1858.

Le second secrétaire, l'Alsacien Gustave Rothan (1822-1890), âgé de 31 ans, est depuis six ans dans la diplomatie. Immérgé lui aussi dans le monde germanique, il gravit le *cursus honorum* d'usage : attaché de légation sous la Monarchie de Juillet puis chargé d'affaires de la République en Hesse, troisième secrétaire à Francfort auprès de la Diète fédérale, il n'est en poste à Berlin que depuis un an. Il y restera jusqu'en 1856 et entretiendra, si l'on en juge d'après leur correspondance, des rapports de grande amitié avec Moustier (4).

Quatre attachés (en 1853 : Borelli Latouche, vicomte de Contades, Millon de la Verteville, comte de la Rochelambert), un attaché militaire (vicomte Bertrand), un chancelier (Belurgey de Grandville puis Verdier Latour) et un traducteur viennent en outre compléter l'équipe de la légation de France. La noblesse, de tendance légitimiste ou orléaniste, s'y trouve donc largement dominante. Au point de vue quantitatif, et comparaison faite avec les représentations des autres puissances, la légation de France apparaît légèrement plus peuplée. Si la Grande-Bretagne dispose, outre son ministre, d'un secrétaire de légation et de quatre attachés, la Russie et l'Autriche ne comptent que cinq diplomates au total.

Au cours des six ans de légation de Moustier, la conjoncture est pourtant à la baisse des effectifs. La raison doit s'en trouver dans la politique de rigueur budgétaire que le ministre des Affaires étrangères, Drouyn de Lhuys, impose aux ambassades (5). En 1856, un des quatre attachés n'est

(4) Gustave Rothan a tiré plus tard de ses souvenirs la matière de son ouvrage *La Prusse et son roi pendant la guerre de Crimée*, Paris, Calmann-Lévy, 1888.

(5) Yves Bruley, *Le Quai d'Orsay impérial...*, *op. cit.*, p. 70.

pas remplacé, tout comme l'année suivante, leur nombre tombant à deux. En 1858, un poste de troisième secrétaire est créé mais un seul attaché est désormais recensé. Dans le personnel administratif, dès 1854, Moustier fait supprimer pour raison d'économie le traducteur qu'avaient ses prédécesseurs. De la même manière, le directeur de la chancellerie ne verra jamais le commis qu'il réclame pourtant à cor et à cri.

L'aspect managérial, quoique peu évoqué dans la correspondance de Léonel de Moustier, n'est pas absent de ses préoccupations. Et parfois, la présence des femmes aux côtés de leur mari n'est pas pour faciliter les choses :

« [Madame de Malaret] vit assez dans son coin depuis quelque temps fort, mécontente je crois, de ce que je ne prends pas mon congé en laissant les affaires à son mari et croyant que c'est moi seul qu'en ai la faute. Nous sommes cependant toujours en très bons termes. Ce n'est pas du reste une des moindres difficultés d'un chef de mission que de vivre en bons rapports avec secrétaires et attachés ; j'en ai cinq qui s'aiment peu et se jalourent beaucoup et deux femmes par-dessus le marché (6) ! »

L'hôtel de la légation

Primordiale, la question du bâtiment d'une ambassade l'est autant pour son emplacement qui se doit d'être stratégique que pour l'élégance dont il doit faire preuve, étant le reflet de la puissance l'habitant. Lorsqu'il arrive à Berlin en juin 1853, le marquis de Moustier attache d'autant plus d'importance à l'aspect matériel de son ambassade qu'il mène un train de grand seigneur en Franche-Comté. Aussi, le vieil hôtel de France situé à Parizerplatz lui paraît immédiatement trop ancien et trop vétuste. N'ayant ni le temps ni l'argent de faire bâtir, il jette son dévolu sur un fastueux édifice quelques rues plus loin. Il s'agit de l'hôtel de la comtesse douairière de Schwerin, au n° 73 *Wilhelmstrasse*, situé en plein centre du *Mitte*, tout proche, donc, de la porte de Brandebourg (7). L'emplacement est idéal puisqu'en plus d'être au cœur du quartier politique et diplomatique, l'hôtel est situé exactement en face du ministère prussien des Affaires étrangères, les deux portes se faisant presque face.

(6) Moustier à sa mère, lettre datée du 17 juillet 1854, carton « lettres de la M[arqu]ise de Moustier née de Laforest », cote 11A, Archives du château de Bournel (ACB).

(7) Cet hôtel Schwerin ne doit pas être confondu avec le palais Schwerin, situé quant à lui Mühlendammstrasse.

Pour un prix annuel fixé à 1800 thalers, Moustier dispose de la quasi-totalité du bâtiment et de ses annexes. Le bâtiment présente la surface nécessaire pour accueillir le personnel diplomatique ainsi que la nombreuse domesticité du marquis de Moustier. Le bâtiment est constitué d'un corps principal donnant sur la rue et de deux ailes abritant un jardin (8). Les quartiers de la légation s'étendent sur tout le rez-de-chaussée, totalisant quinze chambres et cabinets ainsi que trois salles. Ils comprennent également le deuxième étage, comptant une dizaine d'autres chambres, ainsi que le sous-sol renfermant une grande cuisine, des offices, un cellier et un bûcher. Le centre névralgique de la bâtisse est la grande salle ronde du rez-de-chaussée, appelée « grande rotonde », qui passe pour une merveille pour ses anciens habitants mais que Moustier juge sans véritable intérêt. Néanmoins elle constitue la principale salle de réunion de la légation du double fait de son accès direct sur le vaste hall d'entrée et de ses dimensions lui permettant d'installer une grande table ovale où une quinzaine de personnages peuvent prendre place confortablement. Elle fait également le lien entre le vestibule d'entrée et le jardin vers lequel elle dispose d'un accès direct, permettant aux diplomates une courte sortie après de longs conciliabules. Le jardin, dont la légation partage l'usage avec la duchesse, était fait « pour s'y promener et y séjourner (9) ». Mais la pièce dont Moustier est le plus satisfait est la grande galerie qui occupe toute la surface du rez-de-chaussée de l'aile gauche. Longue de 30 mètres, éclairée par plusieurs lustres et ouverte sur le jardin par trois portes-fenêtres, elle peut remplir aussi bien le rôle de salle de bal, que de magnifique salon ou encore de salle à manger. C'est d'ailleurs la première pièce que Moustier fait meubler, y disposant ses propres meubles, décorés des plus belles marqueteries et dorures, tandis que ceux de sa femme se retrouvent généralement dans la rotonde ou dans les pièces attenantes. Mais l'ameublement étant insuffisant, le marquis doit se fournir sur place. Deux mois après son arrivée, il écrit ainsi à sa femme : « J'ai passé huit jours avec M. de Gabriac [le premier secrétaire] à courir tous les marchands de meubles de Berlin et à acheter des armoires. Il en faut une quantité énorme (10). »

La légation ayant vocation à recevoir un flot régulier de visiteurs, les commodités de transport n'ont pas été négligées. Sur le côté de l'hôtel, une cour pour huit à dix chevaux renferme deux remises pouvant accueillir jusqu'à six voitures.

(8) Cette description s'appuie sur le contrat de location de l'hôtel Schwerin, contenu dans le carton « mission diplomatique de Berlin ». ACB, cote 13C.

(9) *Idem.*

(10) Lettre du 29 juillet 1853, carton « correspondance privée 1851-1855 ». ACB, cote 11A.

Pour assurer le service, l'entretien et la propreté d'une telle surface, un personnel nombreux est nécessaire. Le personnel de maison est constitué d'une douzaine de domestiques : deux valets de chambre, trois valets de pieds, deux cochers, un maître d'hôtel, un cocher, un cuisinier, une fille d'office et un concierge (11). Les valets de chambre, gens de confiance du marquis et de la marquise, ont l'autorité sur le reste du personnel. Le premier d'entre eux est chargé du service personnel du marquis de Moustier dont il assure la propreté de la chambre et des habits. Il est également responsable de l'intendance et tient un registre précis des dépenses pour l'office, le chauffage ainsi que pour l'entretien quotidien de l'argenterie (12). Il fait en quelque sorte figure de chef du personnel de maison, organisant et surveillant la bonne exécution des tâches de chacun. Tenant également lieu d'intendant, il présente tous les dix jours ses registres à la marquise de Moustier en lui soumettant ses observations. Un deuxième valet de chambre remplit la même fonction du service de chambre auprès de la marquise et de ses enfants et est en outre préposé au service des appartements. Trois valets de pied, hommes à tout faire, assistent au service quotidien des tâches ménagères (préparation et entretien de la garde-robe, service de table et de salon, provision du chauffage, nettoyage de l'argenterie, du parquet et des cuivres) et accompagnent la voiture du ministre plénipotentiaire lors des réceptions. Le cuisinier, préparant les repas pour les maîtres et le personnel, est assisté dans sa tâche de la fille d'office à qui revient en outre le service des eaux sales de la maison. Tout ce personnel, français hormis le concierge qui est celui de la comtesse douairière, est de service naturellement chaque jour de la semaine et du matin jusqu'au soir. Précisons que les valets de chambre et de pied, arborant la livrée rouge et or de Moustier-Mérode, doivent se distinguer par un service doué de discrétion et d'habileté.

En optant pour ce bâtiment considérable, Moustier manifeste son appétence pour une légation qui soit somptueuse et grandiose. Visiblement satisfait de son installation, il écrit ainsi à sa mère, lui décrivant le train de sa maison : « La nôtre sous le point de vue de l'ameublement, des livrées, des équipages, de la cuisine, de l'argenterie, et sous celui de l'appartement qui est fort beau et de grand air à Berlin, ne nous laissera pas beaucoup à envier aux autres (13). »

(11) Les informations sur le personnel proviennent de plaques vraisemblablement destinées à rappeler à chacun son rôle dans la tenue de la maison. Elles sont conservées dans le carton « mission diplomatique de Berlin », cote 13C, *idem*.

(12) Registre que nous avons consulté et duquel provient notamment les noms des valets.

(13) Moustier à sa mère, le 29 juillet 1853, carton « lettres de la M[ar]quise de Moustier née de Laforest », *idem*.

Le travail quotidien à la légation

Peu d'éléments permettent de retracer avec précision la répartition du travail quotidien de la légation au sein des collaborateurs. Divers indices fournissent pourtant des pistes non négligeables. Au premier secrétaire le privilège d'accompagner le ministre lors des entrevues avec les plus hautes autorités prussiennes. Ainsi, lors de sa première rencontre avec le chef du Gouvernement et ministre des Affaires étrangères de Prusse, Otto von Manteuffel, Moustier est accompagné par le vicomte de Gabriac.

On observe en revanche une certaine spécialisation du personnel selon les tâches. Le deuxième secrétaire, Gustave Rothan, est ainsi, d'une certaine manière, préposé à tout ce qui touche l'espionnage. En témoigne le fait qu'il est le seul à échanger par écrit avec Moustier à ce sujet.

Le travail quotidien du ministre plénipotentiaire est en revanche bien mieux connu. On ne saura jamais rendre assez justice à la mère du marquis de Moustier qui, jusqu'à sa disparition en 1855, ne cessera de demander à son fils de lui compter par écrit ses journées. Sa mort, entraînant la fin de cette correspondance extrêmement instructive – qui ne sera remplacée qu'avec un moindre intérêt par celle avec sa femme – est à ce titre aussi dommageable pour le biographe qu'elle a dû être tragique pour son fils. De cette correspondance ressortent plusieurs conclusions qui viennent corroborer ce que la littérature avait déjà mis en lumière. Les entretiens et la correspondance constituent les deux principales déclinaisons des tâches quotidiennes du ministre. Un mois après son arrivée, en juillet 1853, Moustier écrit à sa mère : « Le travail de plume, écrire beaucoup et longuement, tâche qui m'effrayait un peu je l'avoue, me paraît chaque jour plus aisé, et j'espère dans peu de temps m'en tirer tout à fait bien (14) ». Comme l'écrit Jean-François de Raymond, « la diplomatie constitue en elle-même un apprentissage de l'écriture [...] L'écriture est action en diplomatie (15) ». Dans la légation, le ministre plénipotentiaire rédige donc constamment, tâche à laquelle, le plus souvent, ses études de droit et de lettres – et c'est le cas pour Moustier – l'ont prédisposé.

La correspondance ministérielle, dite politique, a pour objet de décrire dans le plus grand détail la situation à la fois politique et diplomatique du pays. Les dépêches que Moustier adresse au Quai d'Orsay, selon la gravité de la situation, en moyenne chaque semaine mais jusqu'à chaque jour en période de crise aiguë, sont rédigées dans un style des plus limpides et, il

(14) Moustier à sa mère, lettre datée du 19 juillet 1853, carton « Lettres du marquis de Moustier à la marquise de Moustier née Laforest ». ACB, cote 11A.

(15) Jean-François de Raymond, *Diplomates et écrivains au Canada. Des voix nouvelles*, Peter Lang, Bruxelles, 2007, p. 25.

faut le reconnaître, tout à fait remarquable. Sur le ton narratif, avec une indubitable facilité rédactionnelle, il donne un aperçu clair et complet du théâtre politique berlinois, pourtant particulièrement complexe. La construction, générique, d'une minute diplomatique semble répondre à un plan précis et hiérarchique fondé sur le récit ou l'explication successive des thématiques que le diplomate juge bon d'aborder. De ce fait, le destinataire au Ministère est mis en présence de documents qui, jour après jour, conservent peu ou prou le même plan.

Ministre d'une importante légation, le marquis de Moustier double sa correspondance politique par une correspondance particulière avec le ministre des Affaires étrangères, Drouyn de Lhuys puis Walewski, ainsi que, mais moins régulière, avec le directeur politique Thouvenel. De style moins officiel, cette correspondance permet aux destinataires d'échanger sous le sceau du secret leurs opinions diplomatiques intimes. C'est par elle également que le ministre demande ses congés et qu'il raconte les anecdotes les plus croustillantes. Régulière comme la correspondance politique, elle s'intensifie comme cette dernière aux moments qui paraissent décisifs. Ainsi, au mois de mai 1854, lorsqu'une révolution de palais conduisit le gouvernement prussien à se rapprocher d'une alliance avec la Russie, Moustier et Drouyn de Lhuys s'échangent quotidiennement durant près d'un mois ces précieuses dépêches. Le ministre des Affaires étrangères rendra hommage à la qualité des échanges qu'il aura eu avec Moustier : « Votre correspondance particulière m'intéresse comme une galerie de portraits fort ressemblants et touchés de main de maître (16) », lui écrira-t-il un jour. Et de philosopher une autre fois : « C'est dans le petit format, dit-il, faisant référence à la taille de ces lettres, qu'on lit le mieux l'histoire de la diplomatie (17). »

Avec la correspondance, l'autre grande activité du diplomate en ambassade est celle de la conversation, certains auteurs n'hésitant pas à parler de la « diplomatie de la conversation », occasion par laquelle la diplomatie classique se réalise pleinement (18). Plus encore que le travail de plume, qui est certes la nourriture de l'activité du Quai d'Orsay mais n'est qu'à la marge une activité proactive, la conversation – on pourrait dire aussi les « entretiens » – incarne l'activité par excellence du diplomate à l'étranger. C'est à ce moment précis, dans le face à face avec les hommes d'État du pays hôte, qu'il représente physiquement la France et ses intérêts.

(16) Drouyn de Lhuys à Moustier, dépêche du 21 mars 1855, correspondance particulière, carton « correspondance de Berlin ». ACB, Cote 22A.

(17) Drouyn de Lhuys à Moustier, dépêche du 12 août 1854, *idem*.

(18) Yves Bruley, *Le Quai d'Orsay impérial*, *op.cit.* p. 92-93.

Une journée type de Léonel de Moustier peut être ainsi reconstituée à la lumière de plusieurs lettres. La matinée est dévolue au travail au sein de la légation : réception du courrier, entretiens et concertations avec les secrétaires et attachés de la légation, premier travail de rédaction. Après le déjeuner, le marquis débute ses visites par un passage à la *Wilhelmstrasse* puis chez deux ou trois principaux collègues. La fin d'après-midi est dévolue à la correspondance dont le terme est sonné par le départ du courrier. Privilège de l'alliance britannique, les diplomates français, lorsque le courrier ordinaire est parti, bénéficient d'un accès à la poste anglaise, plus efficace et plus sûre. Cette gracieuse facilité leur sera néanmoins retirée en 1856, lorsque les relations entre les deux légations connaîtront un sensible refroidissement. À six heures, comme de coutume, le dîner à la légation réunit la famille du ministre composée de ses quatre enfants et, quand elle est à Berlin, de sa femme. Les secrétaires et attachés avec leurs épouses semblent régulièrement invités à la table du ministre. En temps normal, le début de soirée laisse le loisir à Moustier d'effectuer une visite supplémentaire dans le quartier des légations puis de rejoindre l'un ou l'autre des salons où il est convié. Aux époques moins intenses en réceptions de toutes sortes, en été où avant Pâques, le diplomate s'occupe avec ses enfants ou fait à cheval, « chaque soir une lieue d'exercice fort salutaire » (19).

Kreuzzeitung et Wochenblatt

La politique extérieure prussienne des années 1850 est indissociablement liée à la situation intérieure du pays, elle-même issue des événements de 1848. Ce qui explique l'attitude particulièrement entreprenante des légations étrangères à Berlin au sein du monde politique berlinois.

Les Allemands – libéraux – ont appelé *Reaktionsära* cette période qui, entre 1850 et 1858, marque la victoire des éléments conservateurs sur la Révolution de 1848. La formation du ministère Manteuffel, le 19 décembre 1850, consacre la stabilisation gouvernementale et la consolidation de la fonction de ministre-président. Conservateur plus que réactionnaire (20), Otto von Manteuffel (1805-1882), ministre-président et ministre des Affaires étrangères (*Präsidenten des Staatsministeriums und Minister der auswärtigen Angelegenheiten*) conduit un cabinet associant plusieurs groupes socio-politiques. Les junkers réactionnaires des provinces de l'Est, présents en nombre dans l'entourage du roi Frédéric-Guillaume IV, sont représentés par le ministre de l'Intérieur Ferdinand von Westphalen.

(19) Moustier à sa mère, lettre du 17 juillet 1854, carton « lettres de la Mise de Moustier née de Laforest ». ACB, cote 11A.

(20) N'abrogeant pas, par exemple, et comme le demandent certains junkers, la constitution de 1849, conservant les deux chambres ainsi que les libertés de réunion, d'association et de la presse.

Appelés parfois *Kreuzzeitungspartei* en référence au journal par lequel ils diffusent leurs idées, ils bénéficient de l'appui de la personne royale. Durant la guerre de Crimée, ils militent activement auprès de Frédéric-Guillaume pour la constitution d'une alliance avec la Russie en vertu de la solidarité des intérêts conservateurs.

Le parti libéral-conservateur, formé essentiellement d'aristocrates libéraux de l'Ouest mais aussi de quelques grands bourgeois subsistant du grand parti libéral des années 1830, fait pièce aux réactionnaires. Disposant du ministère de la Guerre en la personne du général von Bonin, ils sont très proches de la personne de l'héritier du trône, le frère du roi Frédéric-Guillaume IV, futur Guillaume I^{er}. À l'instar du parti réactionnaire, ils disposent d'un journal politique très consulté, le *Wochenblatt*, dans les colonnes duquel ils prônent l'alliance avec la Grande-Bretagne et la France contre l'autocratique Russie.

Au milieu de ces deux partis qui se transforment en coteries dans l'entourage de la famille royale, Manteuffel s'appuie sur la puissante et nombreuse bureaucratie dont il est lui-même un parfait représentant. Homme d'équilibre parfaitement roué pour les combinaisons politiques les plus improbables, cet homme de dossier pragmatique et austère est davantage un homme de manœuvres que de convictions, de conciliation plus que d'initiative. Sa diplomatie, qui est à cette image, n'emporte les suffrages dans aucune des légations des grandes puissances. Les collègues du marquis de Moustier ont partagé des opinions très négatives sur le ministre-président de Prusse, l'accusant « d'aimer mieux tourner les difficultés plutôt que de les résoudre » ou « d'avoir la volonté paresseuse (21) ». Pourtant, Moustier prend le parti de se concilier cet étrange et puissant personnage.

La relation avec Manteuffel

Les retombées politiques de la relation entre Manteuffel et Moustier sont en effet des plus indispensables au vu de l'hostilité que représente le terrain berlinois pour la diplomatie française. Alors qu'une grande partie de l'aristocratie et de la Cour de Prusse se partage entre la tendance russe et la tendance britannique, il en est peu à entretenir de grandes sympathies à l'égard de la France. Se rapprocher d'une personnalité élevée de la monarchie prussienne a pourtant semblé à Moustier une nécessité dans sa volonté de faire jeu égal avec l'Angleterre et la Russie. Car l'entregent du ministre russe à Berlin, le baron de Budberg, est d'autant plus considérable

(21) Gustave Rothan, *La Prusse...*, *op. cit.*, p. 42.

parmi les junkers qu'il bénéficie des liens dynastiques de Frédéric-Guillaume IV avec Nicolas I^{er} (22). De même, le représentant britannique, lord Bloomfield bénéficie de l'admiration historique des libéraux prussiens pour le système anglais ainsi que des liens étroits entre le Prince de Prusse, héritier du trône, avec la Couronne anglaise.

En peu de temps, le ministre de France, par une attitude de retenue qui le distingue de son collègue britannique adepte des ultimatum palmerstoniens, parvient à nouer une relation de confiance avec le ministre-président. De ce fait, les entretiens, qui sont le lot quotidien du diplomate en représentation, ont pour Moustier ce caractère original d'être tenus sur un pied extrêmement familier avec le chef du Gouvernement. Sa correspondance politique nous apprend que c'est avec Manteuffel que les relations seront les plus régulières, plus même qu'avec lord Bloomfield qui, quoiqu'allié jusqu'en 1856, prendra par la suite ses distances. Proximité géographique immédiate entre la légation de France et la *Wilhelmstrasse* aidant, les visites de Moustier et Manteuffel sont quasiment quotidiennes, offrant l'immense avantage pour Moustier d'avoir un accès au cœur même de l'administration prussienne et de bénéficier des nouvelles diplomatiques les plus fraîches. C'est par exemple de la bouche de Manteuffel qu'il apprendra, avant tout le monde, la mort du tsar Nicolas I^{er}, beau-frère du roi de Prusse, ou encore la signature du traité d'assistance mutuelle entre l'Autriche et la Prusse de mai 1854. Plusieurs traces écrites prouvent ce ton de familiarité qui règne entre les deux hommes, tel ce mot écrit à la hâte par Manteuffel en octobre 1856 : « Aujourd'hui je serai chez moi jusqu'à deux heures et le soir jusqu'à huit heures et demi. En sortant [du Ministère des Affaires étrangères] à deux heures, je demanderai à votre porte, Monsieur le Marquis, si je puis vous parler (23). » Des conversations tenues, à des exceptions près, en toute sincérité et qui sont parfois prolongées en soirée, dans les salons de la baronne de Manteuffel ou de la marquise de Moustier.

L'attitude de modération que Moustier adopte n'a pas pour seul effet de créer une accointance avec le ministre-président. Elle lui permet surtout de se démarquer du reste du corps diplomatique, notamment de Budberg et de Bloomfield, constamment dans une attitude offensive. De cette manière Moustier acquiert immédiatement une notable sympathie dans les arcanes ministériels en apparaissant comme moins partisan et moins directement intéressé que ses collègues, ce qui lui permet de rivaliser avec l'entregent considérable de ces derniers. Tout particulièrement, le fait de se démar-

(22) La sœur du roi est l'impératrice Alexandra de Russie, épouse de Nicolas I^{er}.

(23) Mot griffonné et non daté, conservé dans le carton intitulé « Berlin lettres de distinctions ». ACB, cote 11A.

quer de Bloomfield est politiquement payant, Moustier ayant pris conscience de la propension des cercles libéraux d'être sans conteste plus anglophiles que francophiles. Ensuite, en prenant cette distance avec le parti libéral, Moustier parvient à ne pas se couper des cercles conservateurs de la capitale au sein desquels Bloomfield est abhorré. Enfin, et c'est le *leitmotiv* de sa politique, cette attitude réservée préserve les relations entre Paris et Berlin et ménage l'avenir de leur relation. Une action qu'il accomplit d'ailleurs dans les deux sens puisqu'en même temps qu'il apparaît à Manteuffel comme un agent modéré, il s'applique « de toute son autorité et de tout son talent à atténuer dans ses correspondances l'irritation que causait à Paris et à Londres une politique pleine de réticences (24) ».

Un entre-soi diplomatique à Berlin ?

Devant se faire connaître de ses pairs comme des élites dirigeantes du pays hôte, le diplomate met à profit ses premiers mois dans le pays pour « faire de nouvelles connaissances, se mettre des noms et des visages dans l'esprit, faire des visites et en recevoir (25) ». Dès son arrivée à Berlin, la première activité de Moustier est de distribuer sa carte dans les hôtels particuliers. Un peu plus tard, il ouvre sa maison et donne des dîners tandis que sa femme tient salon tous les soirs (26).

Pour reprendre des termes contemporains, les diplomates en poste à Berlin semblent se sociabiliser le plus souvent entre eux. Non pas que les salons prussiens leurs soient fermés mais plutôt, faire société entre gens de la diplomatie semble couler de source. Exception faite, pourtant, de quelques grands personnages de la Cour ainsi que de quelques grandes maisons aux attaches multinationales qui, à l'instar des Radziwill ou des Tour et Taxis, semblent pleinement intégrer ce cercle. Aussi, la petite société diplomatique semble vivre de manière très intérieure et s'auto entretenir. Pour preuve, cette lettre de Moustier à sa femme :

« J'ai passé hier ma soirée chez les Radziwill et chez Mme de Manteuffel. Avant-hier chez les Aranzo [ministre du Brésil] qui marient leur fille Olga à M. Buckert, l'ancien chargé d'affaire de Hambourg. M^{elle} Nothomb [fille du ministre de Belgique] se marie aussi à un officier, M. de Zedlitz, dont elle était fort occupée depuis deux ans. Le père n'en est pas fort content mais elle l'a voulu. Mme de Hohenthal [femme du ministre de Saxe], de Linden [Wurtemberg] et de Knyphausen [Hanovre] ne sont pas encore revenues mais à cela près le corps diplomatique est à peu près au

(24) Gustave Rothan, *La Prusse...*, *op. cit.*, p. 97.

(25) Moustier à sa mère, lettre datée du 30 décembre 1853, carton « Lettres du marquis de Moustier à la marquise de Moustier née Laforest ». ACB, cote 11A.

(26) *Idem*.

complet. On attend Mme de la Ribera [Espagne] qui est encore à Paris et Lady Bloomfield [Grande-Bretagne] quitte sa maison d'été de Postdam mardi. Les Dollfus [premier secrétaire de Grande-Bretagne] sont partis quelques temps (27). »

Aussi lorsque l'aristocratie berlinoise et le personnel politique quittent la ville, l'été, pour rejoindre la campagne, les diplomates les imitent-ils. Entre la fin du mois de juin et celle du mois d'août, la capitale prussienne est un désert. « Berlin, écrit Moustier à sa mère, est d'une effrayante tristesse malgré le beau temps. Tout le monde part pour la campagne, et il n'y a plus une maison où l'on puisse passer la soirée (28) ». Préférant quant à lui s'absenter en octobre et novembre pour participer à la session du Conseil général du Doubs, il n'en demande pas moins au ministre des Affaires étrangères quelques semaines de congé l'été. « Le ministre d'Autriche est en Bohême, celui de Russie part demain pour la Saxe, celui d'Angleterre songe à partir, je ne sais vraiment qui restera à Berlin et ce qu'on y pourra savoir et faire (29). »

La fête diplomatique

Marqueur du XIX^e siècle, la réception est aussi la grande affaire de la diplomatie. À Paris comme à Berlin, les bals les plus remarquables sont ceux donnés par les ambassades. Et les fastes déployés par les représentations françaises à l'étranger sont l'extension de la fête impériale.

Lorsqu'on est invité, il s'agit d'arriver avec la plus belle voiture, tirée par les meilleurs chevaux et maniée avec le train d'équipage le plus éclatant. Les livrées du personnel jouent à ce titre un rôle primordial. Celles qu'arborent les gens du marquis de Moustier ne sont pas destinées, comme d'ailleurs la plupart des autres, à la discrétion. Rouge et or, les couleurs de la maison de Moustier, elles affichent sur leur pourtour, comme autant de perles, les dessins des armes Mérode et Moustier alternés. Descendant à mi-cuisse, la livrée est portée par les cochers et valets de pied avec un collant blanc à la mode du XVIII^e et la perruque poudrée.

Être l'hôte est néanmoins la circonstance par excellence pour déployer l'apparat propre à impressionner. Et Moustier semble très friand des grandes ou petites réceptions organisées dans sa magnifique légation. Autant de circonstances qui lui fournissent l'occasion de parader tout à son

(27) Moustier à sa femme, lettre d'octobre 1857, carton « correspondance privée 1856-1859 ». ACB, cote 11A.

(28) Moustier à sa mère, lettre datée du 31 mai 1854, *idem*.

(29) Moustier à Drouyn de Lhuys, 2 juillet 1853, correspondance particulière, carton « correspondance de Berlin ». ACB, cote 22A.

avantage parmi le corps diplomatique, au sein de ses pièces luxueusement tapissées, peintes, meublées et éclairées. Dès ses premiers jours à Berlin, il reçoit ainsi de l'ancienne équipe de la légation la liste des personnes qui comptent dans la société prussienne. Membres de la maison du roi, de la reine et du prince de Prusse, principaux officiers des régiments de la garde, gardes du corps, députés influents du Parlement, et bien sûr le corps diplomatique. Dans un second temps il se fait remettre les listes d'invités de certaines réceptions, et donc les adresses du gotha berlinois, et annote les noms pour appréhender les personnages les plus importants, éviter quelques bourdes et mettre, de manière générale, des visages sur des titres. Il note ainsi au crayon à côté de certains noms les éléments qu'il juge important : ici « ancien ministre à Naples » ; là « député à la chambre haute » ; là encore « jolie personne »...

Durant ses six ans d'ambassade à Berlin, Moustier n'organise pas moins de cinquante-deux dîners, quatre bals et deux concerts, soit en tout soixante réceptions majeures (30). Toutes se déroulent, sauf rares exceptions, dans la grande salle de bal. Les dîners constituent la manière la plus courante de réunir en comité restreint quelques personnalités. Par comité restreint, on entend pas moins d'une douzaine de personnes, car aucun des dîners comptabilisés ne compte moins de douze convives.

À partir de l'étude du nombre, de l'autorité et de l'identité des personnes invitées, on peut s'avancer à attribuer quatre caractères différents aux dîners de la légation. Le premier type serait celui d'un repas simplement relationnel, assez restreint et *a priori* sans véritable objet politique. Y sont souvent présents les personnels supérieurs de la légation, c'est-à-dire les secrétaires et attachés accompagnés de leurs épouses, lord et lady Bloomfield parfois accompagnés de lord et lady Dollfus, deux ou trois couples d'Allemands et parfois un Français de passage en l'honneur de qui le dîner peut être donné (le plus souvent une personnalité du monde scientifique, un voyageur reconnu ou un industriel en tournée précédé d'une lettre de recommandation parisienne).

Le souper diplomatique est la forme la plus courante de réception. Elle permet notamment d'impressionner les représentants des petits États. Les invités, ministres et chargés d'affaires étrangers accompagnés de leur épouse sont donc généralement en nombre raisonnable, en moyenne trente à quarante convives, parfois cinquante. Certaines réceptions ont visible-

(30) Les listes des réceptions ainsi que le détail des invités, de ceux qui ont été présents et de ceux qui ont décliné ou se sont fait désirer sont issus de divers papiers, cahiers et notes tenu probablement par Moustier. Ces informations, qui offrent un aperçu très précis des différentes réceptions à la légation, proviennent du carton « Mission diplomatique de Berlin », cote 13C des Archives du château de Bournel.

ment un caractère bien plus politique au vu de l'identité et de la qualité des personnalités présentes. C'est ainsi le cas lorsque tous les Prussiens présents sont des membres ou des amis du parti libéral-conservateur et que l'ambassadeur de Grande-Bretagne est également de la partie.

Plus rarement, le bal diplomatique, dont le souper est néanmoins le moment principal, permet à la légation d'ouvrir largement ses portes à la société berlinoise. Les invitations sont distribuées largement, et l'on attend généralement entre trois cent et quatre cent personnes. Souvent tenus en hiver, avant le carême qui est respecté scrupuleusement, ces bals demandent une organisation gigantesque et sont préparés des semaines voire des mois à l'avance, car il faut « trouver le moyen de faire assoir et manger [tout ce monde], organiser les tables, déloger les enfants et les meubles (31) ». Le jeu en vaut pourtant la chandelle et la récompense vient quand le succès du bal lui vaut d'être proclamé le plus beau de la saison.

Enfin, le traditionnel dîner du 15 août, fête de l'empereur et saint Napoléon, constitue pour le ministre de France la réception la plus importante. Son incidence très politique venant du fait que les invités, triés sur le volet, sont tous des officiels. Les papiers Moustier permettent de reconstituer le déroulé et l'organisation de cette célébration le jour de la 15 août 1854.

On célèbre l'après-midi une grand-messe, vraisemblablement en l'église catholique Sainte-Edwige (32), où tout le personnel de la légation assiste en grand uniforme. Le soir, le corps diplomatique, les ministres à portefeuille et les grands officiers de la Couronne présents à Berlin sont conviés à l'hôtel de la légation de France et soixante convives habillés prennent place dans la grande salle de réception. La totalité du corps diplomatique est représentée, soit par les ministres eux-mêmes, soit par les chargés d'affaire. Guerre de Crimée oblige, les représentants de la Russie ne sont pas conviés. Quatre ministres prussiens sont présents : le chef du gouvernement, les ministres de la Guerre, de l'Industrie et de l'Instruction publique, ainsi que deux secrétaires d'État. Parmi les grands officiers de la maison du roi, le feld-maréchal zu Dohna-Schlöbitten, grand chambellan, le comte de Redern, grand écuyer, le baron de Humboldt, chambellan et les aides de camp du roi von Groeben et von Nostitz ont honoré l'invitation de leur présence. Enfin, les six membres de la légation

(31) La marquise de Moustier à sa belle-mère Caroline de Moustier née Laforest, lettre du 24 février 1855, carton « lettres de la Marquise de Moustier née de Laforest ». ACB, cote 11C.

(32) Frédéric II fait édifier cette première cathédrale catholique de Prusse, peu après sa conquête de la Silésie, région à forte implantation catholique.

française complètent la société, parmi lesquels Moustier, Gabriac, Rothan, et un académicien français de passage. « J'ai fait en sorte, explique Moustier au ministre, que le dîner que j'ai donné ne le cédât en rien à ce que la légation de la Russie a pu faire de plus brillant en ce genre. Ces gens-ci doivent être pris par les yeux et l'estomac (33) ». Pris par l'estomac est bien le terme qui convient puisque le dîner ne compte pas moins de seize plats faisant honneur à la gastronomie française. Selon l'usage, au milieu du dîner, le baron de Manteuffel, assis en face du marquis de Moustier, porte un toast à la santé de l'empereur des Français. Moustier répond par un toast à celle du roi de Prusse et à celle des souverains et gouvernements représentés au dîner. Tout le corps diplomatique aura été fort empressé, raconte Moustier, et la fête de l'Empereur « a été célébrée pour la première fois à Berlin aussi dignement qu'il était possible de le désirer (34) ».

*

Sur le plan politique, cet habile déploiement d'activité de la légation de France à Berlin, sous la direction du marquis de Moustier, permit à la France d'obtenir que la Prusse ne fasse pas alliance avec la Russie dans la guerre de Crimée, ce qui était déjà un résultat satisfaisant. La Prusse n'eut pas à regretter son choix politique, puisque cette neutralité lui rouvrit les portes du concert des grandes puissances à la fin de la guerre de Crimée : à la demande de Napoléon III lui-même et contre l'avis de l'Angleterre, la Prusse fut invitée au congrès de Paris. Ses plénipotentiaires, Manteuffel et Hatzfeldt, figurent parmi les signataires du traité de Paris du 30 mars 1856 qui ouvrit une nouvelle page de l'histoire du Concert européen.

Xavier LACROIX
Doctorant à la Sorbonne,
boursier de la Fondation Napoléon

(33) Moustier à Drouyn de Lhuys, dépêche du 17 août 1854, correspondance particulière, carton « correspondance de Berlin ». ACB, cote 22A.

(34) Minute diplomatique de Moustier du 15 août 1854, correspondance politique, carton « correspondance de Berlin ». ACB, cote 22 A.

RÉSUMÉS

La vie d'une ambassade française au milieu du XIX^e siècle : la légation de France à Berlin dans les années 1850

Complémentaires à la facette politique de l'histoire diplomatique, les aspects quotidiens et matériels d'une ambassade sont ici abordés en s'appuyant sur un fonds d'archives inédits. Les archives privées du marquis de Moustier, diplomate en poste à Berlin sous le Second Empire, décrivent l'hôtel de la légation, le personnel diplomatique, les fêtes, la relation avec l'aristocratie locale, en somme la vie courante d'une représentation diplomatique au milieu du XIX^e siècle.

Complementary to the political facet of diplomatic history, the daily and material aspects of an embassy are addressed here thanks to an unpublished archive collection. The private archives of the Marquis de Moustier, a diplomat posted in Berlin during the Second Empire, shed light on the legation hotel, the diplomatic staff, the celebrations, the relationship with the local aristocracy, in short the everyday life of a diplomatic representation in the mid-19th century.

Le Quai d'Orsay sous l'Empire libéral

L'histoire diplomatique de la fin du Second Empire ne saurait se limiter à l'analyse des causes de la guerre de 1870. L'Empire libéral modifia en effet le fonctionnement de la diplomatie entre l'été 1869 et l'été 1870. En s'appuyant sur des archives inédites, cet article retrace l'histoire du Ministère des Affaires étrangères sous trois ministres successifs : le prince Henry de La Tour d'Auvergne, le comte Napoléon Daru, le duc Agénor de Gramont.

Diplomatic history of the end of the Second Empire does not only provide analysis of the causes of the Franco-Prussian War of 1870. The « Empire libéral » also brought modifications to diplomatic proceedings from summer 1869 to summer 1870. Based upon unpublished archives, this article relates the history of the Quai d'Orsay under the authority of three successive ministers : prince Henry de La Tour d'Auvergne, comte Napoléon Daru and duc Agénor de Gramont.

Diplomatie de réhabilitation et politique d'équilibre : les relations diplomatiques et économiques de la Confédération helvétique après la Première Guerre mondiale

Aucun historien n'a établi correctement jusqu'à ce jour l'orientation de la politique étrangère de la Confédération helvétique à la fin de la Première Guerre mondiale. Même si des études de cas existent sur certaines thématiques particulières, aucun article ou livre n'a fourni jusqu'à présent un cadre d'analyse satisfaisant pour l'ensemble de la politique extérieure de la Suisse durant cette période.

Le présent article cherche à combler cette lacune. Il démontre comment les élites suisses ont opté pour une politique d'équilibre dans leurs relations économiques et diplomatiques avec les grandes puissances après la guerre. Cette stratégie se situait en rupture partielle avec la politique menée avant le conflit, la Confédération ayant été influencée profondément par les rapports privilégiés qu'elle entretenait avec le Reich wilhelmien durant la Belle-Époque. Par conséquent, en dépit de l'infraction formelle commise à la neutralité lors de l'entrée dans la Société des Nations en 1920, la politique étrangère suisse devient, en pratique, plus neutre après l'armistice. Cette orientation se maintiendra jusqu'au début de la Seconde Guerre mondiale.

The foreign policy of the Swiss Confederation after the First World War currently remains unknown. Although some case studies have dealt with related topics, no single book or article has provided a satisfying analytical framework on the Swiss foreign policy until now.

This paper aims to fill this gap. It provides a fresh interpretation of Switzerland's international relations after the war, demonstrating how Swiss elites chose to pursue a balanced policy in their diplomatic and economic relations with the great powers. This political strategy was new in comparison to the pre-war policy of the Confederation, which was deeply influenced by its privileged relationship with Imperial Germany. Consequently, despite the formal infringement made upon neutrality through entry into the League in 1920, Swiss foreign policy became more neutral in practice after the war. This political position remained in place until the Second World War.

Un portrait inédit d'Aristide Briand

Dans ce texte inédit, daté de 1954, Marcel Plaisant (1887-1958) dresse un portrait d'Aristide Briand, qu'il a bien connu dans les années vingt, au Parlement mais aussi comme négociateur auprès de la SDN et à Locarno.

This is a hitherto unpublished testimony dating from 1954, by Marcel Plaisant (1887-1958), drawing a portrait of Aristide Briand whom Plaisant happened to know at the Parliament in the twenties, as well as a negotiator to the Society of Nations and in Locarno.

1887 ————— 2020



LA REVUE

D'HISTOIRE DIPLOMATIQUE

Créée en 1887, la Revue d'Histoire Diplomatique a pour ambition de contribuer à la connaissance de l'histoire en général et des relations internationales en particulier. Emanation de la Société d'Histoire Diplomatique fondée un an plu tôt et présidée aujourd'hui par le Prince Gabriel de Broglie, Membre de l'Académie Française, elle a pour mission de refléter le double caractère de cette société mêlant diplomates et historiens.

La Revue d'histoire diplomatique de part son contenu a gagné une autorité reconnue par les chercheurs et universitaires du monde entier comme en témoigne sa présence dans un très grand nombre de bibliothèques universitaires à travers le monde qu'elles soient ou non de pays francophones (citons pour exemples les bibliothèques des Université de Tokyo, des universités de Princeton et d'Harvard, du MGIMO de Moscou, du Max Planck institut, des universités de Cambridge, d'Oxford, de la Sorbonne et de Sciences Pô Paris...).

Sans qu'il ne nous appartienne de juger le bien fondé des classements des revues, la RHD est sensible au fait d'être régulièrement classée en catégorie B. Enfin la présence de cette revue en langue française en accès libre dans des universités anglophones, nous apparait être gage de sa bonne tenue universitaire.

En cette 133^{ème} année la revue dirigée par les professeurs Georges Henri Soutou, membre de l'Académie des sciences morales et politiques et Maurice Vaïsse, Professeur des universités, poursuit son rythme régulier de parution trimestrielle et conserve son érudition par un comité de rédaction associant universitaires et diplomates.

Editée par une maison d'éditions indépendante spécialisée depuis les années 1880 en droit international et diplomatie, la Revue d'histoire diplomatique est exclusivement financée par les abonnements de ses lecteurs, garantissant ainsi à ces derniers son sérieux et son indépendance.

Bulletin d'abonnement de La Revue d'histoire diplomatique

Editions A. PEDONE - 13 Rue Soufflot - 75005 PARIS - télécopie: +33 (0)1.46.34.07.60 librairie@pedone.info
Règlement : 90 € pour la France - 105 € pour l'Europe - 125 € pour le reste du Monde.

- Chèque bancaire
 Carte bancaire (Bleu - Visa - Mastercard)

N°/...../...../..... Date de validité :.....

Cryptogramme Signature :

Nom.....

Adresse.....

Ville Pays.....